

Avec Gilles BLANCHARD, Nathalie DUVERNE, Marc ERNOTTE,
Michèle GODDET, Isabelle HURTIN, Pierre LAMANDÉ,
Catherine MOUCHET, Émile NAUCZYCIEL, Arthur NAUCZYCIEL,
Laurent POITRENAUX.

Mise en scène et adaptation Arthur NAUCZYCIEL
Assistant à la mise en scène Pierre LAMANDÉ
Scénographie Claude CHESTIER
Costumes Claude CHESTIER, Pascale ROBIN
Lumières Marie-Christine SOMA
Son Xavier JACQUOT
Création musicale Jean-Christophe MARTI
Collaboration artistique Célia HOUDART
. Bérangère JANNELLE
Réalisation costumes Annick BAUDELIN
. Nelly BOULESTEIX, Isabelle CHAUX
. Françoise FRAPSAUCE, Isabelle PERILLAT
. Pascale ROBIN, Annabelle VERGNE
Habilleuse Laurence REVILLION
Régisseur général/ régisseur plateau . . . Sabine SCANGA
Construction décor . . . François REVOL, François LE SAINT
. Éric RAOUL, Didier CADOU
Régie lumières Christophe DELARUE
Régie son Olivier FAUVEL
Photographe Alain FONTERAY

PRODUCTION

CDDB-Théâtre de Lorient (NRV), Centre Dramatique National de Savoie, Compagnie
41751-Arthur Nauzyciel, avec la participation du Jeune Théâtre National et le
soutien de l'ADAMI.

Remerciements : Équipes du CDDB-Théâtre de Lorient et du Centre Dramatique
National de Savoie, Franck Lagaroje, Muriel Tabary, Véronique Gourdon,
Éric Ruf, Jean-Pierre Vincent, Annie Brunschwig, Chantal Desjonquières,
Anne Cotterlaz, la Comédie Française, École Nationale de Musique et de Danse
de Lorient, Budget-Location de voitures.

Merci à Frédéric N., Régine N., Bénédicte V., Matthias et Michaël,
Frédéric B., Fabienne, Mamadou, Hélène et Antoine, l'Atelier des autogérés,
Bianca, Éric.

CDDB Théâtre
de
LORIENT

1999

CRÉATION N°3

**LE MALADE IMAGINAIRE
OU
LE SILENCE DE MOLIÈRE**

d'après le Malade Imaginaire de Molière
et
Le Silence de Molière de Giovanni Macchia

Mise en scène
Arthur Nauzyciel

POUR ANTOINE ET ANTOINETTE

DU 4 MARS AU 20 MARS

CDDB-Théâtre de Lorient - 11 rue Claire Droneau - 56100 Lorient - BP 726
Administration : tél : 02-97-83-51-51 / fax : 02-97-83-59-17
Billetterie : 02-97-83-01-01
Direction : ÉRIC VIGNER
CDDB-THEATRE.DE.LORIENT@wanadoo.fr

«AH, DIEU... ILS ME LAISSERONT ICI MOURIR!» *

Mon histoire commence en un lieu où il n'y a plus d'homme, plus de langage, plus de nom.

En m'apprenant à compter avec les chiffres du numéro tatoué sur son avant-bras, mon grand-père m'a inoculé Auschwitz.

J'ai connu les chiffres avant les lettres. Ces chiffres indélébiles étaient son nom.

Derrière les lettres de mon nom, il y a l'histoire des souffrances de ma famille, et celles de millions de gens.

Pendant des années, parfois toute leur vie, les survivants n'ont rien dit. Quand mon grand-père me parlait, j'essayais de comprendre ses phrases faites de mots étrangers, des bribes d'une autre langue, perdue, bientôt oubliée.

Une langue d'avant l'horreur et qui ne se reconstituera jamais vraiment. Alors, la plupart du temps, il se taisait.

Mon père, lui, me racontait l'histoire que son père n'avait jamais pu lui raconter, et qu'il avait apprise par d'autres.

C'est me raconter cette histoire qui fait de lui un père.

C'est la dire et ne jamais oublier qui ferait de moi un homme. Alors je deviendrais père à mon tour.

Et si je disais: «Pardonnez moi, mais je ne peux pas»...

Si je ne voulais pas être un bon fils...

Si je voulais que rien ne reste après moi et que tout meure...

«J'ai voulu arrêter tout cela», crie Esprit-Madeleine Poquelin.

«Ah, il n'y a plus d'enfants... En vérité, je n'en puis plus.», murmure Molière.

«Le Silence», c'est l'histoire d'une fille qui a dit «non» au théâtre, «non» à sa famille, «non» à son père, «non» à son nom.

«Le Malade Imaginaire», c'est l'histoire d'un homme qui meurt au théâtre, en rêvant que sa famille lui pardonne d'être né «Poquelin» et de mourir «Molière»...

ARTHUR NAUZYCIEL, novembre 1997

«Ce silence, cette sereine absence de bonheur n'arrivent pas à me libérer de certaines pensées, de certains fantômes, de certains remords. Je me sens responsable de n'avoir rien fait: de n'avoir pas honoré mon père, de ne l'avoir pas assez aimé, de ne l'avoir pas défendu après sa mort... Dans sa dernière comédie, la dernière justement, mon père avait mis en scène une petite fille. J'étais à cette époque une fillette entre sept et huit ans. Sans aucun doute, mon père, en écrivant cette scène avait pensé à moi, il l'avait écrite pour moi. Mon père a affronté le risque de mettre en scène une enfant, pour le simple goût de la voir jouer, et il l'a fait pour moi. Un certain nombre de tentatives pour me faire jouer furent organisées...»

LE SILENCE DE MOLIERE - GIOVANNI MACCHIA 1985

Si tant est que l'on ait le droit et le pouvoir de jeter un jour sur le rapport secret qu'entretient avec un de ses rôles un grand comédien qui de surcroît les écrivait lui-même et pour lui-même, on s'autorisera à interpréter le «cas Argan», et de façon plus large LE MALADE IMAGINAIRE, comme un montage procédant de lucidité et d'illusion, de courage et de fuite, de réalité et de théâtre, de distance et d'implication, que Molière a interposé entre lui et son mal comme écran et comme médiation. De fait on n'a pas assez souligné jusqu'à présent que, plus que Mascarille devenu précieux, plus que Tartuffe devenu dévôt, plus que Mercure devenu Sosie, Argan est une allégorie du théâtre et du comédien: d'un bout à l'autre de l'action, il joue et se joue à lui-même un rôle de composition, du mime et du masque. Candide allégorie du théâtre érigée au bord du gouffre, il flirte avec la maladie et la mort, tente de les apprivoiser, les taquine et les enjôle.

LE «CAS» ARGAN - MOLIERE ET LA MALADIE IMAGINAIRE
PATRICK DANDREY - Professeur à la Sorbonne
éditions Klincksieck

Nous ne pouvons pas faire comme si nous étions des incroyants. Désormais il faut choisir sa croyance. Le salut nous viendra de l'écriture et du langage. Si nous refondons la langue, nous pourrions résister. Ensuite en reprenant l'autre pour ne pas le perdre. Reprendre la langue, se reparler et reprendre l'autre. Enfin, il faut reprendre le monde. Il ne faut pas fantasmer sur l'au-delà du monde, sur l'au-delà de la terre, et sur l'au-delà de l'homme. L'homme n'est pas le centre du monde, il est la fin du monde. La première façon de s'aimer, c'est la parole...

PAUL VIRILIO-CYBERMONDE-LA POLITIQUE DU PIRE, 1996

Je trouve dans *LE MALADE IMAGINAIRE* des résonnances, des réponses aux questions que je me pose, en tant qu'acteur, sur ma relation aux maîtres, sur la nécessité de faire du théâtre aujourd'hui, et comment. Je n'ai pas décidé d'être metteur en scène. C'est la matière même de la vie, des rencontres, des histoires d'amour et des histoires de deuil, des histoires de théâtre, qui fait qu'un jour on découvre un texte, qui avec le temps devient spectacle.

Tout a commencé il y a deux ans. A l'école Claude Mathieu, alors que j'animais un atelier sur Molière. Le thème retenu était celui de «l'enfer familial». Je me suis aperçu que chez les gens très jeunes, y compris ceux qui n'avaient jamais vu jouer une pièce de Molière, un certain style, une certaine tradition étaient encore très présents. Toutes les filles, par exemple, jouaient Dorine les mains sur les hanches. J'ai voulu comprendre d'où ça venait, comment la tradition était devenue style. Nous avons repris le travail de lecture en essayant d'oublier l'interprétation générée par une idée du personnage, une idée du style, une idée du genre. Afin de dire, de jouer ce qui était vraiment écrit. Afin de le rendre effectif. Ce qui m'a permis de réentendre tout particulièrement la scène entre Louison et Argan de l'acte II. Cette scène qui n'a pas de nécessité apparente au sein de l'intrigue est mystérieuse, détentrice d'un secret. Comme j'étais curieux d'approcher ce secret, je me suis mis à lire des biographies de Molière et notamment le texte de Giovanni Macchia, *LE SILENCE DE MOLIÈRE*. Il s'agit d'une conversation imaginaire avec Esprit-Madeleine Poquelin, la seule enfant Poquelin qui ait survécu. Où elle dit que Molière a écrit pour elle la scène de Louison, qu'elle a refusé de jouer. La réplique d'Argan, «Ah ! il n'y a plus d'enfants... En vérité je n'en puis plus», prend alors un sens très fort : il n'y aura pas de transmission puisque sa fille unique renonce définitivement au théâtre.

Lorsqu'Eric Vigner, au vu de ce travail, m'a proposé une Carte Blanche, avec des amateurs et des professionnels, au CDDB à Lorient, où je suis artiste associé depuis trois ans je n'envisageais toujours pas de faire une mise en scène mais de prolonger un travail de recherche et de formation, d'explorer avec eux de nouvelles possibilités d'aborder Molière. Je crois que chaque époque, chaque régime, s'est inventé, approprié un certain Molière. Cette recherche allait peut-être me permettre de remettre en question le mythe de Molière.

Cette Carte Blanche m'a également permis d'observer ce que produisait la présence du *SILENCE DE MOLIÈRE* au coeur du *MALADE IMAGINAIRE*: une histoire en cache une autre, plus intime. Se sachant en péril de mort, Molière, en écrivant *LE MALADE IMAGINAIRE*, tente de se réconcilier avec lui-même et avec les autres. Puisque personne ne lui succèdera, il doit se succéder à lui-même, mourir en scène et ainsi devenir mythe et gagner l'éternité. *LE MALADE IMAGINAIRE* peut alors se lire comme un testament, une confession sous couvert de l'illusion.

Molière savait pour qui il écrivait les rôles, et devant qui la pièce allait être jouée. Avec *LE MALADE*, une dernière fois, les acteurs travaillent avec celui qui fut le maître, le metteur en scène, l'ami, le père, l'époux, l'amant. Une dernière fois, ils jouent pour lui. C'est une histoire de famille et une histoire de troupe. Une histoire de personnes travaillant ensemble, faisant don de leur travail à «l'autre», à Molière qu'ils amènent par le théâtre à une expérience de vérité. Ensemble ils inventent un avenir. Une illusion capable de consoler Molière. Ils l'aident à se dépouiller, à se dévoiler, à accepter l'idée de sa propre mort. En cela le théâtre est imaginé comme un art consolateur.

Cette pièce nous parle aujourd'hui de l'abandon des pères et de la transmission. J'ai été formé par Antoine Vitez dont on a souvent dit qu'il avait su créer une famille d'acteurs sur plusieurs générations. Je revendique cet héritage. Je sais d'où je viens. Je m'inscris dans une histoire du théâtre. Il faut, je crois, accepter la mort des pères. Et, puisqu'ils sont morts, se réunir. J'ai tenu à réunir des acteurs avec qui je partageais une histoire ou qui partageaient une histoire entre eux. Et puisque c'est une histoire intime, une histoire de famille, l'envie m'est venue de faire jouer mon propre père.

A.N.

LA MORT DE BERGOTTE

Une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la Vue de Delft de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit, et entra à l'exposition.

Dès les premières marches qu'il eut à gravir il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer, qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. «C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres, sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune.» Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné le premier pour le second. «Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition.»

Il se répétait: «Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune.» Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit: «C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien.» Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre, où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Certes les expériences spiritistes pas plus que les dogmes religieux n'apportent la preuve que l'âme subsiste. Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations

contractées dans une vie antérieure; il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste athée à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations, qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente, semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être, d'y retourner revivre sous l'empire de ces lois inconnes auxquelles nous avons obéi parce que nous en portions l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées – ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance.

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

in : LA PRISONNIÈRE-MARCEL PROUST
(Librairie Gallimard, éditeur).

AVEC

Gilles Blanchard
CLÉANTE

Nathalie Duverne
ANGÉLIQUE

Marc Ernotte
ARGAN/BÉRALDE

Michèle Goddet
TOINETTE

Isabelle Hurtin
BÉLINE

Pierre Lamandé
LE NOTAIRE

Catherine Mouchet
ESPRIT MADELEINE POQUELIN / LOUISON

Émile Nauczyciel
MONSIEUR DIAFOIRUS

Arthur Nauczyciel
THOMAS DIAFOIRUS

Laurent Poitrenaux
ARGAN/MOLIÈRE

REPRÉSENTATIONS

jeudi 4 mars à 19h00
vendredi 5 mars à 20h30
samedi 6 mars à 20h30
dimanche 7 mars à 16h00

mardi 9 mars à 19h00
mercredi 10 mars à 20h30
jeudi 11 mars à 19h00
vendredi 12 mars à 20h30
samedi 13 mars à 20h30
dimanche 14 mars à 16h00

mardi 16 mars à 19h00
mercredi 17 mars à 20h30
jeudi 18 mars à 19h00
vendredi 19 mars à 20h30
samedi 20 mars à 20h30

LES RENCONTRES AUTOUR DU MALADE IMAGINAIRE

Discussion avec l'équipe artistique après la représentation des
jeudi 11 et 18 mars.

Débats et critiques des spectateurs le samedi 20 mars à 15 heures
à la médiathèque de Lorient. Entrée gratuite.

BILLETTERIE

Tarif plein 90 francs

Tarif réduit 60 francs

(groupe de 10 personnes, moins de 25 ans, demandeurs d'emploi)

Renseignements et réservations/ Marianne Séveno : 02-97-83-01-01
du lundi au vendredi de 13h00 à 19h00 et le samedi de 14h00 à 19h00
(pendant les représentations)

CONTACTS

Relations publiques : Marie-Rose Hays - Philippe Arretz

Responsable formation/relation avec les écoles : Jean-Benoît Blandin

tél : 02-97-83-51-51 / fax : 02-97-83-59-17